

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
 - Pages damaged/
Pages endommagées
 - Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
 - Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
 - Pages detached/
Pages détachées
 - Showthrough/
Transparence
 - Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
 - Continuous pagination/
Pagination continue
 - Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
 - Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
 - Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

	10X		14X		18X		22X		26X		30X	
	12X		16X		20X		24X		28X		32X	

J

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO

LES AVENTURES DU CAPITAINE VATAN

DEUXIÈME PARTIE

III

OU IL EST PROUVÉ, UNE FOIS DE PLUS, QUE LE SEUL MOYEN
DE BIEN ENTENDRE C'EST D'ÉCOUTER.

— Hem ! mes relations sont très-étendues, et les besoins de

— Ma foi, oui. Et je t'avoue, Clair-de-Lune, que je suis assez embarrassé pour m'y introduire.

— Qu'à cela ne tienne ! je vous servirai d'introduit, si vous voulez.

— Comment ? fit le capitaine de son air goguenard, est-ce que tu connais l'évêque de Luçon, par hasard ?



Le fait est, dit le capucin d'un air narquois, que vous vous déguisez à ravir, mon cavalier !

son commerce m'obligent à avoir des connaissances à peu près partout

— A bah ! s'il en est ainsi, peut-être pourras-tu me tirer un grand embarras ?

— Perlez, capitaine ; et si je le puis...

— Connais-tu cet hôtel, là, devant nous ?

— Pardieu, qui ne le connaît pas ? c'est celui habité par la Grandeur l'évêque de Luçon, le protégé de la reine-mère.

— Tiens, tiens, tiens !

— Oui : est-ce que vous avez affaire dans cet hôtel ?

— Non, pas précisément. Mais parmi ses valets et ses estafiers se trouvent trois ou quatre individus auxquels je fais des pensions.

— Allons ! bon ! Tu fais des pensions, toi, Clair-de-Lune ?

— Dame ! il le faut bien, capitaine ; sans cela je ne pourrais pas me tenir au courant des choses qu'il m'importe de savoir.

— C'est juste ! Ainsi tu te fais fort de me faire entrer dans l'hôtel ?

— Parfaitement : et cela d'autant plus facilement que M. de Luçon est à Saint-Germain depuis plus de huit jours.

— Ah ! diable !

— Cela vous contrarie ?

— Non point ! mais cela m'inquiète fort.

— Pourquoi cela ?

— Bah ! j'aime mieux être frano avec toi ; tu vas tout savoir.

— Je crois que vous avez raison de ne pas faire de cachotteries avec moi, d'abord parce que je vous suis tout dévoué, et ensuite, parce que rien ne me serait plus facile que de découvrir le secret que vous voudriez me cacher, au cas où cela me plairait.

— J'ai toujours dit que tu étais l'homme logique par excellence, Clair-de-Lune. Voici la chose en deux mots. Il y a un instant, j'ai vu pénétrer dans cet hôtel, sous un déguisement, une personne que je soupçonne fort d'être l'ennemi de M. le comte du Luc.

— Et vous voudriez savoir ce que vient faire cette personne dans l'hôtel de l'évêque de Luçon ?

— Voilà ! malheureusement l'absence de Sa Grandeur l'évêque de Luçon me plonge dans une perplexité extrême.

— Bon ! on voit bien que vous n'êtes pas au courant de la vie intime de Sa Grandeur. L'évêque est absent, c'est vrai ; mais il a laissé derrière lui son âme damnée, chargée de ses pleins pouvoirs, le père Joseph du Tremblay, enfin.

— Je ne le connais pas.

— Tant pis et tant mieux, capitaine. Il est évident que la personne que vous surveillez cause en ce moment avec lui.

— C'est probable, et tu peux toujours ?...

— Plus que jamais, capitaine, suivez-moi.

— Allons !

— Seulement enveloppez-vous dans votre manteau et relevez-en les plis jusqu'aux yeux. Il est inutile que l'on sache qui vous êtes.

— Tu es homme de bon conseil, Clair-de-Lune, je m'abandonne à toi.

— Vous n'aurez pas à vous en repentir.

Ils pénétrèrent alors sous la voûte de la porte. Le capitaine remarqua une chose qui lui sembla assez singulière : c'est que des quinze ou vingt valets qui se trouvaient bayant aux corniches sous la voûte ou dans la cour de l'hôtel, pas un ne les arrêta, ne les interrogea ou fit seulement mine de s'apercevoir de leur présence.

Sans doute ils avaient reçu des instructions particulières.

Le chef des Vauriens du Pont-Neuf traversa la cour dans toute sa longueur, suivi pas à pas par le capitaine. Mais, au lieu de gravir les marches du perron d'honneur, Clair-de-Lune obliqua légèrement à gauche, ouvrit une porte basse, fit d'abord entrer le capitaine, passa après lui, puis referma la porte.

Devant eux, au fond d'un corridor étroit et assez sombre, se trouvait un escalier qu'ils gravirent ; arrivés au premier étage, Clair-de-Lune ouvrit une double porte soigneusement rembourrée derrière laquelle s'en trouvait une seconde en chêne plein, garnie de lames de fer, et ressemblant à s'y méprendre à la porte d'une prison.

Le chef des Vauriens du Pont-Neuf dégagna son poignard et il gratta légèrement avec la pointe contre la porte, qui s'entrebâilla aussitôt et laissa passer le haut du corps d'un homme aux traits fins et cauteux, à la physionomie narquoise et à l'œil sournois.

— Ah, Ah ! c'est vous, capitaine ? dit cet homme à demi-voix, en faisant une grimace joyeuse

— Oui, mon cher Fleur-de-Soufre, comme tu vois, répondit Clair-de-Lune

— Qu'y a-t-il pour votre service ?

— Écoute, reprit le chef des vauriens du Pont-Neuf en se penchant vers lui.

Les deux hommes causèrent alors pendant quelque minutes oraille à oraille d'une voix si basse que le capitaine qui, cependant, avait l'ouïe très fine, essaya vainement de surprendre un seul mot de leur conversation ; puis Clair-de-Lune se tourna vers l'aventurier :

— Je ne m'étais pas trompé, lui dit-il ; la personne que vous cherchez est en ce moment en grande conférence avec le père Joseph.

— Ah ! ah ! et ?...

— Fleur-de-Soufre qui n'a rien à me refuser et qui n'est rien moins que le serviteur de confiance du père Joseph, consent, à ma prière, à vous conduire dans un endroit où non-seulement vous pourrez entendre, mais encore vous pourrez voir tout ce qui se passera entre son maître et son visiteur.

— Oui, dit Fleur-de-Soufre, mais à la condition expresse que, quoi qu'il arrive, vous ne direz pas un mot, ne ferez pas un geste, car vous seriez perdu et nous avec vous ?

— Peste ! j'aurai garde, dit le capitaine en glissant quelques pistoles dans la main du valet qui les mit dans sa poche avec une grimace de satisfaction.

— Venez, messieurs, dit-il.

Ils entrèrent.

— Maintenant, reprit le valet à voix basse, après avoir refermé la porte, suivez-moi, et surtout pas de bruit.

Tous trois s'engagèrent alors dans des corridors sombres formant des détours assez nombreux, corridors selon toute probabilité, pris dans l'épaisseur même de la muraille et aboutissant à une espèce de chambre étroite, obscure, où trois hommes ne tenaient qu'avec difficulté.

— Le père Joseph ignore lui-même, dit le valet, l'existence de ce corridor et de cette chambre. C'est une espèce « d'Oreille-de-Denys » que Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque de Luçon a fait construire afin d'assister, invisible, aux entretiens de son confident avec les différentes personnes qu'il reçoit et s'assurer ainsi de sa fidélité.

— Corbieux ! fit le capitaine, voilà un digne homme d'évêque qui ne pêche pas par l'excès de sa confiance en ceux qui le servent. Mais vous, mon ami, comment êtes-vous possesseur de ce terrible secret ?

— Je suis tout dévoué à Sa Grandeur qui m'a placé de sa main auprès du père Joseph.

— Eh bien ! il a eu la main heureuse en cette circonstance !

— Un seul homme, répondit avec un sourire railleur Fleur-de-Soufre, a sur moi plus de pouvoir et d'influence que Sa Grandeur elle-même. Cet homme est Clair-de-Lune.

L'aventurier s'inclina civilement.

Ils pénétrèrent alors dans « l'Oreille-de-Denys ».

Fleur-de-Soufre fit glisser sans bruit une planche dans une rainure et démasqua un trou rond, de la grandeur environ d'un double louis, trou sans doute masqué de l'autre côté par des ornements incrustés dans la muraille, et, se tournant vers le capitaine :

— Regardez ! lui dit-il.

L'aventurier ne se fit pas répéter l'invitation, et sans le moindre scrupule, il appliqua résolument son œil au trou qui venait d'être ouvert.

Fleur-de-Soufre ne l'avait pas trompé.

Assis sur un mauvais escabeau, le cavalier dont il désirait si fort entendre l'entretien causait avec le père Joseph qui se tenait, lui, debout et immobile appuyé à deux pas de son interlocuteur contre le chambranle d'une vaste cheminée, au fond de laquelle brûlaient en orpissant deux ou trois troncs d'arbres entassés les uns sur les autres.

Une lampe fumeuse, posée sur une table, mêlait sa lueur à la flamme de la cheminée et éclairait la pièce de reflets fauves.

Cette pièce, assez vaste, était sale, sordidement meublée et ressemblait plutôt à une cellule de moine mendiant qu'à la chambre à coucher ou au cabinet du secrétaire d'un évêque.

Les murs, sans tapisserie d'aucune sorte, étaient noirs, gris-seux, et n'avaient pour tout ornement que quelques unes de ces affreuses images enluminées de couleurs criardes dont la ville d'Epinal avait alors la spécialité. Dans un coin de cette pièce se trouvait un misérable châlir dont le fond était fait d'un cuir de bouf tendu. Une bûche servait d'oreiller et une couverture sale et rapiécée était jetée négligemment sur une des colonnes du châlir.

À la tête de ce lit misérable, une discipline dont les pointes rougies témoignaient d'un fréquent usage, était pendue à côté d'un crucifix d'ivoire jauni. La table et l'escabeau dont nous avons parlé complétaient avec un immense bahut curieusement sculpté et surtout soigneusement fermé, l'ameublement de cette chambre d'où s'exhalait une odeur nauséabonde, et dont l'aspect hideux faisait froid au cœur.

François Leclerc du Tremblay, plus connu sous le nom de « Père Joseph, » qu'un de ses historiens appelle « l'Esprit auxiliaire » du cardinal, mais que le peuple, dans son inflexible logique, nomma plus tard « l'Éminence Grise, » afin de le distinguer de Richelieu, qu'il avait nommé « l'Éminence Rouge, » était, à l'époque dont nous parlons, un homme de quarante ans environ.

Né en 1577, il était fils d'un président au parlement de Paris, ambassadeur à Venise sous le règne du roi Henri IV, et de dame Marie de La Fayette, descendante en ligne directe d'un maréchal de France.

Au moment où le capitaine commençait à écouter, le Père Joseph parlait de cette voix un peu sourde, à l'accent cauteleux, sournoisement bénin et un peu chantant qui lui était particulier.

— Sa Grandeur Monseigneur l'évêque de Luçon doit tout à Sa Majesté la reine-mère, que Dieu protège ! disait-il, c'est un homme bon, simple, reconnaissant, et qui n'a d'autre ambition que celle d'assurer, dans la mesure de ses faibles moyens, le bonheur de sa bienfaitrice, sur des bases inébranlables. Lui supposer des vues personnelles et des pensées d'élévation, est complètement méconnaître le droiture de son caractère, et surtout ses goûts prononcés pour la retraite. Cependant, mon jeune ami, ajouta le rusé capucin en feignant de n'avoir pas deviné le déguisement de son interlocuteur, monseigneur de Luçon est si passionné pour le service du roi que rien, soyez-en convaincu, n lui coûterait pour découvrir ses ennemis et dévoiler leurs machinations et leurs trames odieuses.

« Ce que vous me rapportez, mon jeune ami, aurait certes une gravité singulière si les faits que vous énoncez s'appuyaient non pas sur des preuves morales, ainsi que vous l'insinuez, mais sur des preuves matérielles. Les Huguenots ont de tout temps été les ennemis acharnés et déclarés de ce royaume. Cependant, ils semblent depuis quelque temps courber la tête et renoncer à leurs complots séditieux. Vous m'affirmez le contraire. Je ne puis vous croire. Les chefs de ce parti sont en ce moment sur-

tout trop convaincus de la puissance du roi pour oser essayer de relever la tête. D'ailleurs, depuis près de deux mois déjà, tous ont quitté la cour, se sont retirés dans leurs terres ou gouvernements, et, depuis lors, ils sont demeurés calmes, tranquilles, et n'ont montré aucune velléité de révolte.

Après avoir terminé cette homélie, le capucin baissa la tête, lança un regard fauve sur son interlocuteur et sourit sournoisement.

— Je regrette, mon père, dit le cavalier d'une voix douce et harmonieuse comme celle d'une femme, de vous voir persévérer dans ces idées, lorsque, au contraire, je vous le répète, un danger terrible menace la monarchie, et par conséquent, plus que tous autres, ceux qui la soutiennent.

— De qui parlez-vous, mon gentilhomme ?

— Je parle, mon père, de M. le duc de Luynes, le premier ministre, et de Sa Grandeur Monseigneur l'évêque de Luçon, le membre le plus influent du conseil privé.

— Mais enfin, mon jeune ami, quelle preuve apportez-vous à l'appui de vos dires ? Quelques mécontents trament dans l'ombre une révolte sans consistance, cela n'a rien d'extraordinaire et a existé sous tous les règnes. Si bon, si élément, si juste que soit le gouvernement du roi, il ne saurait éviter de faire des mécontents ; mais croyez-moi, ces quelques mécontents ne peuvent rien contre lui.

— Ces quelques mécontents, mon père, sont au nombre de plus de cinquante mille dans Paris seul, répondit fièrement l'inconnu. Je les suis depuis deux mois ; j'ai assisté, sous divers déguisements, à tous leurs conciliabules.

— Le fait est, dit le capucin d'un air narquois, que vous vous déguisez à ravir, mon cavalier !

— Raillez, mon père, mais il n'en est pas moins vrai que je connais les projets des conspirateurs, que je tiens le fil de toutes leurs trames...

— Dites-moi un nom, cher monsieur, celui du principal chef.

— Il y en a plusieurs, mon père ; ne vous trempez pas, l'entreprise est vaste, elle a des ramifications immenses. C'est une ligue protestante établie sur des bases plus solides encore que ne l'était la Ligue catholique que le défunt roi Henri IV a eu tant de peine à détruire. Si vous n'y prenez garde, la sécurité dans laquelle vous feignez de vous endormir vous perdra. Vous vous trouverez pris de telle sorte dans les réseaux de l'immense filet tendu sous vos pas, qu'il vous sera impossible de vous en sortir. Des preuves ?... Vous me demandez des preuves ? J'en ai au moins mille à vous donner !

— Faites-le !

— Eh ! mon père, faut-il donc tout vous avouer ?

— Parlez, « madame, » fit le capucin en appuyant sur le mot avec un sourire sinistre. Ne suis-je pas un confesseur ?

— Eh bien, soit ! je vous dirai tout. Ces preuves, aujourd'hui même je pourrai les avoir. Ce soir doit avoir lieu, dans un certain endroit que je connais, une réunion des principaux chefs, un d'entre eux, non pas le plus influent peut-être, mais au moins le plus avancé dans le secret de ses complices, est prêt à les trahir. Mais pour cela il exige deux choses.

— Voyons ces deux choses ? dit le père Joseph d'un air patelin.

— La première, une absolution pleine et entière de ce qu'il a fait jusqu'à aujourd'hui contre le roi.

— La religion, dit le capucin d'une voix nasillarda, avec un

sourire menteur, nous ordonna d'accueillir les brobis qui rentrent au bercail. Je ne vois aucun inconvénient à ce que cette absolution soit donnée.

— De plus, comme il redoute fort la vengeance de ceux de son parti, et qu'il veut gagner du pays au plus vite, il demanda cinq cents pistoles qui l'aideront à se mettre à l'abri des poursuites de ses ennemis.

— Cinq cents pistoles !

— Ce n'est pas trop, il me semble, en comparaison des avantages que je vous offre et dont profitera monseigneur l'évêque de Luçon.

— Je vous répète que sa Grandeur désire rester complètement étrangère à tout cela. Monsieur de Richelieu n'est pas un homme politique, c'est un prêtre humble, modeste, charitable, plus gêné encore que satisfait des grandes grâces que, sur les vives instances de la reine-mère, le roi a daigné lui faire. Cependant, Mgr de Richelieu est si passionné pour le service du roi, que, bien qu'il ne soit pas riche, car tout ce qu'il possède passe en aumônes, il ne regardera jamais à de misérables sommes d'argent lorsqu'il s'agira de déjouer les machinations ténébreuses des ennemis de Sa Majesté, Sa Grandeur, en diverses circonstances, vous a témoigné une grande bienveillance. Cette fois encore en son absence, je consens à prendre sur moi de vous accorder votre demande. Seulement, prenez-y garde, mon maître n'est pas un homme dont on se joue impunément, et si cet argent devait prendre la même route que celui que vous avez reçu déjà, c'est-à-dire être dissipé dans les tripots par monsieur votre frère, un bien charmant gentilhomme, j'en conviens, mais qui va un peu vite en fait de dépenses, vous pourriez vous repentir, vous personnellement surtout, de l'inexécution de vos promesses.

— Oh ! mon père, soyez convaincu que la fatalité seule pourra m'empêcher de manquer aux engagements que je prends devant vous.

— Je le désire. Vous êtes averti, faites-en votre profit.

Le père Joseph détacha alors une clef pendue à son cou par une chaîne d'acier, ouvrit le bahut, en retira un sac d'argent, et le présenta à son interlocuteur.

— Voici mille pistoles, dit-il en souriant, cinq cents pour vous et cinq cents pour ce que vous savez. A vous maintenant à agir de même ; mais, croyez-moi, dans votre intérêt, n'oubliez pas ma recommandation ; vous pourriez vous en trouver mal.

— Je n'aurai garde, mon père, répondit l'inconnu en cachant le sac dans une des poches de son haut-de-chausses.

— Quand aurai-je de vos nouvelles ?

— Demain probablement si je réussis, mon père.

— Demain, soit ! mais si vous échouez ?

— Ce ne sera alors que dans quelques jours ; mais j'espère que je n'échouerai pas ; mes mesures sont bien prises.

Le capucin hochait la tête d'un air incrédule.

— Ce sont souvent les mesures les mieux prises qui échouent le plus facilement, dit-il. Enfin, à la grâce de Dieu ! surtout n'oubliez pas, lorsque vous viendrez, de toujours demander « La Verdure » ; ce nom est peu compromettant. Allez, mon enfant, et que le Seigneur vous accorde ses lumières !

L'inconnu salua et sortit.

Lorsque le Père Joseph se retrouva seul, un sourire d'une expression sinistre plissa ses lèvres minces et pâles.

— Il n'y a que les femmes pour ourdir des intrigues, dit-il ; celle-là réussira ou je me trompe fort, car c'est la passion qui la guide. Que peut donc lui avoir fait ce comte du Luc de Mau-

vers ? Il doit y avoir sous tout cela quelque jolie petite trahison amoureuse... Bah ! que m'importe ! pourvu qu'elle réussisse !

Le capitaine se recula avec dégoût.

— Retirons-nous, dit-il, nous n'avons plus, grâce à Dieu, rien à faire ici.

Cinq minutes plus tard il se retrouvait, en compagnie de Clair-de-Lune, sous les arcades de la Place Royale.

— Eh bien ? capitaine, demanda le chef des Vauriens du Pont-Neuf en riant, êtes-vous satisfait ?

— Je le crois bien, répliqua-t-il. Grâce à toi, j'ai surpris un secret pour lequel je n'aurais pas hésité de payer vingt mille livres !

— Diable !... il est donc bien important ?

— Plus que tu ne le supposes bien, compère. A propos, dis-moi, toi qui sais tant de choses, connaîtrais-tu, par hasard, l'adresse de notre ami le comte de Saint-Hyrom ?

— Ma foi non, capitaine ; mais je pourrai découvrir son adresse au cas où vous vous intéresseriez à lui.

— Si je m'intéresse à lui, Clair-de-Lune ? C'est-à-dire que je brûle de me lier étroitement avec ce digne seigneur.

— Eh bien, alors, soyez tranquille ; on vous trouvera cette adresse, capitaine.

— Bientôt ?

— Je l'espère. Que cherchez-vous donc autour de vous ?

— Oh ! mon Dieu rien, je voulais seulement savoir de quel côté était parti notre jeune cavalier.

— Bon ! n'ayez crainte, capitaine, on vous retrouvera aussi celui-là, si vous y tenez beaucoup ?

— Allons ! je ne m'en dédis pas, Clair-de-Lune, tu es, sur mon âme, un charmant compagnon.

— Oh ! capitaine, vous me flattez !

— Ma foi non, je t'assure. Je dis ce que je pense. Et maintenant, où vas-tu comme cela ?

— Moi ?

— Dame !

— Ma foi ! je vous avoue que je vais dîner ; je mours de faim. Et vous ?

— Moi aussi. Eh bien ! Clair-de-Lune, allons-y ensemble, et tout en dînant, nous causerons. Veux-tu ?

— J'accepte avec joie, capitaine. Où allons-nous ?

— Pardieu, chez Double-Épée. Voilà un garçon qui entend la cuisine !

— Est-ce que vous êtes gourmand, capitaine ?

— Oui, à mes heures.

Là-dessus ils se mirent à rire et s'éloignèrent à grands pas.

IV

QUELLE ÉTAIT LA LÉGENDE DE LA MAISON MYSTÉRIEUSE

Dans la rue de la Cerisaie, à quelques pas et presque en face du magnifique hôtel construit quelques années auparavant par Sébastien Zamet, ce financier Lucquois qui aida si généreusement le roi Henri IV de son argent, alors que celui-ci combattait vaillamment avec un pourpoint percé et trois vieilles chemises pour toute garde-robe, ainsi que l'apprend d'Aubigné, se trouvait une maison d'assez bourgeoise apparence, mais élevée entre cour et jardin, et si bien cachée par l'ombre des grands arbres qui l'entouraient qu'il était presque impossible de l'apercevoir du dehors.

Cette maison était restée inhabitée pendant de longues an-

nées ; elle se délabrait de plus en plus, sans que nul ne songeât à la réparer.

Il y avait une lugubre légende sur cette maison. On la nommait la « Maison mystérieuse ; les habitants du quartier, dès la nuit venue, ne passaient plus qu'en tremblant et en hâtant le pas devant cette sombre demeure.

Cette légende remontait au dernier siège de Paris par le roi Henri IV ; siège pendant lequel les habitants de cette malheureuse ville souffrirent une si horrible famine que rapporte Sauval, « des mères mangèrent leurs enfants. » A cette famine, pour comble de malheurs, se joignit la peste.

La maison dont nous parlons était, à cette époque, la propriété d'un conseiller au parlement, nommé Daubenton.

Ce Daubenton, aussitôt que la famine commença à sevir dans la ville, se renferma dans cette maison avec toute sa famille composée d'une dizaine de personnes, hommes, femmes, enfants et quatre domestiques. Puis, une fois cette famille enfermée dans la maison, les portes et les fenêtres furent murées, et l'on ne revit plus personne.

A plusieurs reprises on entendit des pleurs, des cris, des gémissements derrière ces murailles ; tout à coup tous ces bruits cessèrent, et un silence de mort plana sur cette sombre demeure.

Un temps assez long s'écoula ; la paix fut faite ; le comte de Brissac, gouverneur de Paris, livra la ville au roi, et bientôt, tout dans la cité si douloureusement éprouvée, reprit son aspect ordinaire.

Seule, la maison du conseiller Daubenton demeura sombre, muette et fermée.

Deux ans après le rétablissement de la paix, certains parents éloignés de la famille Daubenton, arrivèrent de province, afin de se mettre en possession de leur héritage.

La maison fut ouverte, par ordre du parlement, en présence d'un commissaire et de deux huissiers requis à cet effet.

Alors un spectacle étrange, effrayable, s'offrit à la vue des personnes qui, les premières, pénétrèrent dans cette maison depuis si longtemps abandonnée. Plusieurs squelettes furent découverts. Ces squelettes, reconstitués tant bien que mal, ne faisaient à eux tous que les corps de six personnes arrivées à l'âge d'homme et quatre enfants.

Qu'étaient devenus les quatre autres habitants de cette demeure, c'est ce que jamais on ne put découvrir.

Les héritiers furent frappés d'une terreur si grande, qu'après avoir fait refermer les portes ils s'éloignèrent en toute hâte et ne revinrent jamais.

Ce fut alors que l'on nomma cette maison la « maison mystérieuse » ou « la maison murée. »

Bien des années s'étaient écoulées. Cette habitation abandonnée s'émiettait lentement sous les efforts combinés de la pluie du vent, du soleil, du froid et de la chaleur : elle n'allait pas sans doute tarder à disparaître lorsque, six semaines environ avant le jour où commence notre histoire, les habitants du quartier avaient vu à leur grande surprise une centaine d'ouvriers, maçons, charpentiers, menuisiers, serruriers, peintres, etc., envahir la maison mystérieuse et se mettre en devoir de lui rendre sa splendeur primitive.

Ces ouvriers travaillèrent même avec une telle ardeur qu'au bout de quinze jours tout au plus, tout fut terminé.

Un soir, vers neuf heures, à la nuit noire, plusieurs chariots chargés de meubles, précédés par un carrosse dont les mantelets étaient fermés, pénétrèrent dans cette maison dont la porte

s'ouvrit pour les recevoir et se reforma aussitôt qu'ils furent entrés. Puis, un peu avant le lever du soleil, les chariots ressortirent vides, seulement le carrosse et ceux que sans doute il renfermait ne sortirent pas. Ils s'étaient donc établis dans la maison.

Ainsi, la maison mystérieuse était de nouveau habitée.

Mais par quels hôtes ?

Voilà quelle était la question que s'adressaient les uns aux autres les badauds du quartier, et Dieu sait s'ils étaient nombreux, sans qu'il leur fût possible d'obtenir une réponse satisfaisante.

Nul n'avait vu les nouveaux propriétaires, par conséquent, nul ne les connaissait.

Cependant les commentaires allaient leur train ; les langues des badauds étaient bonnes.

Chaque quartier de Paris forme, pour ainsi dire, une petite ville dont les habitants vivent dans un milieu dont ils ne sortent jamais. Ils tiennent aux illustrations de leur quartier, ils s'en font une gloire, les prouvent auprès des habitants des quartiers voisins moins bien partagés qu'eux en ce genre ; aussi, malgré leur déconvenue et leur ignorance, les habitants du quartier Saint-Antoine et de la place Royale étaient-ils intérieurement très-satisfaits, car bien qu'elle eût changé d'habitants, l'ancienne demeure du conseiller Daubenton restait plus que jamais la maison mystérieuse.

Nous userons de notre qualité de romancier pour nous introduire dans cette maison, dont l'accès était réputé si difficile, à la nuit tombante, c'est-à-dire deux heures environ après la visite faite sans qu'il s'en doutât, au père Joseph par notre ami le capitaine Vatan à l'hôtel Richelieu.

Dans une chambre tendue de tapisserie de haute lisse, chambre de femme, encombrée de ces mille riens qui constituent un boudoir préféré, comme on dirait aujourd'hui, se tenait, perdue dans des flots de dentelles, et à demi-couchée sur une chaise longue placée devant une immense cheminée où brûlait un feu vif et, clair, une jeune femme aux traits pâles, alanguis et émaciés par la douleur.

(A CONTINUER.)

Commencé le 1er Janvier 1881 — No. 54.)

LA DAME DE PIQUE

OU

LE NIHILISME EN RUSSIE.

CHAPITRE IX

ORGUEIL ET CRÉDULITÉ

— Quoi de nouveau ? capitaine, demanda le colonel.

L'officier fit son rapport, arrestations d'ivrognes, vol d'une chaîne d'or au magasin Anglais, feu de cheminée chez Chapline, le marchand de thé, en somme rien d'intéressant.

Le second rapport n'offrait pas plus d'importance, le troisième ressemblait aux deux précédents, l'écouteur fatigué songeait à se retirer quand au 4^e coup de timbre l'huissier, au lieu d'appeler le nom désigné, présenta probablement, soit une carte, soit un papier au colonel qui s'écria avec un accent de surprise marquée :

— Est-ce lui qui l'a porté ?

— C'est lui qui l'a porté, Votre Excellence.

— Fais entrer tout de suite.

Le Français écouta de toutes ses oreilles, malheureusement il ne pouvait pas voir, et aucun nom n'avait été prononcé.

Quelques secondes s'écoulèrent, un bruit de pas traînés se fit entendre, la porte fut refermée avec soin, le colonel baissait le ton.

— Eh bien ! fit-il, sais-tu quelque chose ?

Une voix nazillarde, répondit : — Je sais, c'est-à-dire, je me doute de quelque chose, Votre Excellence.

— Connais-tu la maison ?

— Ah ! c'est une découverte qui a un grand prix pour vous et, si je parle, je cours bien des dangers, s'ils venaient à le savoir, je suis un pauvre père de famille, et il faut tout mon dévouement pour l'auguste personne de...

— Allons, finissons, j'ai promis 100 roubles, gronda le colonel, parle, tu les auras si tu ne mens pas.

— Cent roubles ! dieu d'Isaac, 100 roubles pour me faire assassiner peut-être, gémit l'espion. Votre Excellence ne voudrait pas.

— Mon Excellence va te faire mettre en prison comme complice, coquin, je suis sûr que c'est toi qui fournis le papier.

— Oh ! oh ! pensa Brémont, c'est un juif et il s'agit de notre imprimerie.

La conversation continua, l'Israélite marchandait toujours, l'autre menaçait.

Ce fut Artamof qui céda, j'ajoute 50 roubles de ma poche, dit-il, mais je ne te laisse pas sortir d'ici que tu n'aies parlé, choisis entre 150 rouble ou 150 coups de fouet.

— Deux cent roubles, Votre Excellence, c'est pour rien, pleura le juif.

Artamof toucha le timbre.

La porte s'ouvrit :

— Deux gendarmes pour conduire ce misérable à la forte-rosse.

Le fédéré entendit l'Israélite tomber à genoux.

— Je te donne deux minutes, reprit Artamof.

Le malheureux vit qu'il n'y avait pas moyen d'obtenir davantage, il se releva et, se rapprochant au colonel, parla tellement bas qu'il fut impossible à Brémont de rien entendre.

La chose devait cependant être bien surprenante, car le terrible Artamof s'écria : C'est trop fort, oh ! c'est la 3^e section qui va être furieuse.

— A quelle heure, dis-tu ?

— De midi à 2 heures, Votre Excellence.

— Nadiège saura probablement ce dont il s'agit, fit l'ex-colonel qui, rebouchant le trou, sortit sur la pointe du pied, prit sa fourrure et s'élança dans la rue pour courir au quai Anglais.

CHAPITRE X

A L'ŒUVRE

La comtesse Fedora se faisait boutonner ses gants par sa suivante Prascovia, quand on lui annonça que le maître de français venait d'arriver.

— Qu'il revienne ce soir, fit-elle avec impatience, je suis sortie, puis se reprenant ; attends, fit-elle au domestique, où plutôt avertis mademoiselle Nadiège.

La Sibérienne écrivait dans le cabinet de travail attenant à la chambre de son amie.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle sans se déranger.

— A quelle heure M. Brémont doit-il venir aujourd'hui ?

— Quatre heures, répondit-elle toujours écrivant ; pour-quoi ?

— Il est ici, je vais lui refuser ma porte.

— Un moment, fit Nadiège en se levant aussitôt, devinant qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire, et aussitôt elle passa dans la chambre de son amie, à laquelle elle dit à voix basse quelques paroles.

— Alors, rejoins-le, dans un instant j'irai vous rejoindre, reprit la comtesse, qui ajouta : Faites entrer au cabinet.

Cinq minutes après, quand elle entra elle les trouva assis près l'un de l'autre causant avec animation : le français était pâle, son interlocutrice souriait.

— Il y a du nouveau, dit celle-ci en s'adressant à son amie.

— Quoi donc ?

— Eh ! rien de bien dangereux, l'estimable Aaron a vendu pour cent roubles de marchandises à un nouveau client, et il s'agit d'en empêcher la livraison.

— Tu deviens folle ?

— Pas tout à fait.

— Quel intérêt pouvons nous avoir à empêcher ce vieil avaré de faire son commerce comme il l'entend, et avec qui il lui plaît ?

— Parce que la marchandise c'est notre imprimerie, et le client le colonel Artamof, auquel, pour cent roubles, il a découvert notre installation.

— Le misérable ! ce n'est pas possible, s'écria la jeune fille épouvantée.

— J'ai assisté au marché et tout entendu, sour, répondit le professeur.

— Le scélérat ! nos papiers secrets sont entre les mains de la police, que faire ?

— Artamof est trop habile pour avoir fait faire une perquisition à cette heure, il était trop tard quand il a reçu la dénonciation, et, comme il est bien informé, qu'il sait parfaitement que c'est de midi à deux heures que travaillent nos ouvriers, il a nécessairement remis la descente jusqu'à demain pour les prendre en flagrant délit, répondit Nadiège.

— Alors j'y vais à l'instant et...

— Non pas, s'il te plaît ; pas tant de précipitation et n'agissons pas comme des hannetons. La perquisition n'aura pas lieu avant l'heure que je t'indique, mais sois sûre qu'en ce moment l'imprimerie est surveillée, et que quiconque y entre ou en sort est noté par les espions.

— C'est bien certain, reprit l'ex-colonel.

— Laissez-moi faire, continua la Sibérienne, je déteste cet Artamof et veux lui jouer un tour de ma façon, je me charge de tout. Sans la découverte de notre frère, tout était compromis, maintenant que nous sommes avertis il n'y a à s'inquiéter de rien, la police en sera pour ses frais, je vous l'affirme.

— Et ce brigand d'Aaron ?

— Pour les verges et peut-être la prison, je chargerai le colonel de lui administrer une première correction, ce sera amusant, surtout pas un mot, pas une syllabe ou tout est perdu.

Ceux qui connaissaient la Sibérienne avaient en trop haute estime les ressources de son esprit pour chercher à les contrôler, quand elle eut dit ; il n'y a rien à craindre, ils se sentirent entièrement rassurés.

Demeurée seule, Nadiège ne perdit pas son temps, elle s'habilla, sortit, et se fit conduire au Ministère de l'intérieur où elle donna sa carte à un huissier pour la remettre au baron de Guertvald, auquel elle désirait parler.

Le haut employé la reçut aussitôt avec les égards dus à une personne particulièrement connue de son Excellence le général Pantkratiouf.

La conférence ne fut pas longue ; moins de dix minutes après que la visiteuse eut été introduite, le baron la reconduisit jusqu'à la salle d'attente où, tout le monde put l'entendre, il lui promit de s'occuper sérieusement de son affaire ; puis, pendant qu'elle se retirait en le remerciant, il demanda toujours à haute voix si l'épreuve de l'article du n° 7 du journal officiel était revenue.

Un huissier répondit qu'on ne l'avait pas encore rapportée.

La haute noblesse, indignée de cette négligence, ordonna qu'à l'instant on avertit le directeur de l'imprimerie d'avoir à passer à son bureau.

Quand il s'agissait du service de Sa Majesté l'Empereur le baron se montrait intraitable ; le malheureux directeur s'en aperçut à la manière peu bienveillante dont il fut reçu en présence de l'huissier.

Il essaya de s'excuser, mais le baron lui imposa silence, prit le papier et, faisant signe à l'introduit de les laisser seuls, se mit en devoir de corriger le texte fautif.

Cette opération dura près d'un quart d'heure ; il n'en fallait pas tant pour que le membre du comité occulte avertit le directeur, nihiliste ardent, mais secret, d'avoir à prévenir les ouvriers, qu'ils eussent à faire disparaître toute la composition suspecte et à tout préparer pour recevoir la visite d'Artamof.

Bien sûr que rien de sa conversation avec le juif n'avait transpiré au dehors, celui-ci de son côté, préparait avec toute sorte de précautions son expédition du lendemain.

Tout le monde à Pétersbourg connaît la disposition de l'imprimerie officielle attachée au Ministère de l'Intérieur. Etablis dans le sous-sol, les ateliers de composition prennent jour sur la rue par de larges fenêtres grillagées, qui permettent aux passants de voir les compositeurs tirant leur caractères dans les cassiers, et faisant de la composition qui, liée par des ficelles, est ensuite déposée sur les plaques de marbre destinées pour l'assemblage des pages, dont la réunion, dans un chassis de fer, forme les planches de tirage.

En choisissant un lieu aussi public, facilement exposé à la surveillance, non-seulement de la police, mais du public, les Nihilistes avaient fait un coup de Maître. Comment supposer, en effet, qu'un établissement payé par l'État, sous la direction d'un personnel nommé par le gouvernement, et spécialement destiné à la publication de documents officiels, pouvait servir d'imprimerie clandestine aux factieux.

L'idée n'en était venue, ne pouvait en venir à personne, et les agents qui, depuis deux mois, fouillaient les caves des quartiers suspects, visitaient les greniers, surveillaient les abords des maisons isolées, dans les quartiers excentriques, n'avaient jamais songé à pénétrer dans un établissement dont toutes les portes leur étaient ouvertes et qui fonctionnait pour ainsi dire sous leurs yeux.

C'était peut-être à cause de toutes ces improbabilités que le colonel en y réfléchissant, avait pris en sérieuse considération la dénonciation du juif, et qu'il préparait tout pour assurer le succès d'une perquisition subite, dont la réussite devait le couvrir de gloire et attirer sur lui l'attention spéciale de ses supérieurs.

Pendant tout le reste de la journée, des espions déguisés en paysans, en marchands, en promeneurs indifférents avaient circulé dans la rue ; quelques-uns, comme de simples curieux,

s'étaient arrêtés devant les fenêtres et avaient examiné les ouvriers habitués à une pareille inquisition.

La nuit et le matin s'étaient passés comme de coutume, comme de coutume aussi, au coup de midi, presque tous les typographes étaient sortis pour aller prendre leurs repas. Quelques-uns cependant étaient restés et continuaient à composer avec une activité fiévreuse.

Evidemment ceux-là devaient être les nihilistes ; et, en l'absence de leurs compagnons, préparaient les placards dont l'apparition, chaque matin, désolait la troisième section.

Pendant qu'ils travaillaient ainsi, toujours sous l'œil de deux ou trois curieux auxquels ils semblaient ne pas prêter la moindre attention, la porte s'ouvrit tout à coup et dix gendarmes, le sabre au poing, s'élançèrent dans les ateliers en criant :

— Les mains en l'air et que personne ne bouge de sa place.

Les ouvriers obéirent avec un air plus stupéfait qu'effrayé et demeurèrent immobiles comme des statues.

En ce moment le colonel entra, il était si sûr de son fait, qu'il avait voulu lui-même assister à la saisie des papiers et à l'arrestation des coupables.

Un paquet de placards à la main, il s'avança vers le directeur qui, sans quitter son poste, saluait avec obséquiosité.

— A quoi travaille-t-on ici en dehors des heures réglementaires ? lui demanda ironiquement le colonel.

— Votre Excellence peut s'en assurer, répondit le surveillant, en s'inclinant à plusieurs reprises et avec la même raideur qu'une poupée à bascule. Je craignais d'être en retard pour l'insertion de l'ukase que la chancellerie nous a envoyée un peu tard, et j'avais gardé quelques typographes pour achever ce travail supplémentaire.

— Je vous félicite de votre zèle et ma visite n'a d'autre but que de le constater. Lieutenant, faites sortir ces hommes un à un, les bras toujours levés et faites-les grouper dans cette partie de la salle.

L'ordre fut exécuté et les ouvriers eurent enfin la permission de prendre une position moins inconmode.

L'atelier était vide, les pages de composition, les unes terminées, les autres plus ou moins avancées, gisaient sur les tables.

Le colonel fit un signe, un typographe, qu'il avait amené avec lui, s'avança armé d'un tampon et portant des feuilles blanches, pour prendre des épreuves sur toutes les pages.

Artamof examinait chacune d'elles ; les unes étaient en effet des fragments de l'ukase, d'autres des ordonnances de police, des alinéas du « Journal Officiel », ce qu'avait annoncé le directeur.

Le colonel mordait sa moustache avec colère, évidemment ou les ouvriers étaient prévenus de sa visite, ou Aaron l'avait trompé, dans tous les cas il était joué.

— Vous voyez, Excellence, que le travail est fort avancé, il nous a été impossible de faire mieux, répétait le directeur ; si votre Excellence le désire j'en ferais rassembler les pages et tirer sur la presse, les épreuves seraient moins défectueuses.

— Non, cela me suffit, fit Artamof, dissimulant mal sa colère, puis soudain : voici, ajouta-t-il en montrant un des placards séditieux, un imprimé dont je voudrais avoir un double, pouvez-vous me le faire composer immédiatement ?

— Certainement, votre Excellence.

— Sur le même papier et avec des caractères identiques.

— Ah ! alors pardon, Excellence, c'est impossible.

— Impossible ? et pourquoi ?

— L'imprimerie Impériale a bien un caractère à peu près le même que celui-ci, mais plus neuf, voyez, ces lettres sont des lettres de rebut de quelque imprimerie clandestine, quant au papier...

— Vous n'avez pas de papier.

— Nos magasins en sont pleins, votre Excellence, mais pas de cette sorte.

— Q'a-t-il donc de particulier ?

— Excellence, sourit sournoisement le directeur, ce papier, la vient de l'étranger, c'est du papier de contrebande et qu'on trouverait difficilement ailleurs que chez des Juifs.

— Chez des Juifs ! fit le colonel avec une vivacité qu'il ne fût pas maître de dissimuler, chez quels Juifs ?

— Je l'ignore Excellence, ne me fournissant pas chez eux.

— C'est bien, je verrai à m'en procurer. Vous pouvez faire reprendre le travail.

— Si, cependant, son Excellence désirait qu'on ne travaillât qu'aux heures réglementaires.

— Faites comme il vous plaira, gronda Artamof, qui sortit brusquement avec ses gendarmes.

La foule qui s'était ramassée dans la rue ne comprenait rien à cette visite domiciliaire, faite dans un bâtiment de la Couronne, dans le bâtiment même où était installée la 3e section.

En agissant sans ordre du général, le trop confiant colonel sentait bien qu'il avait joué gros jeu, car de tout temps il a existé une certaine jalousie entre la section de police et le général des gendarmes. Or, par la faute commise par son subordonné, le général Drentheln se trouvait gravement compromis.

Mais en ce moment Artamof n'écoutait que sa colère, et montant à cheval, suivi de quatre gendarmes, il partit au trot pour la rue où demeurait Aaron.

Il était difficile d'arriver à la maison Anichkof sans être aperçu par le brocanteur, et du reste les cavaliers ne prenaient nul souci de dissimuler leur approche.

En voyant arriver le colonel, accompagné de son escorte, le vieil Aaron eut d'abord un mouvement de joie, il pensait aux cent cinquante roubles qu'il avait gagnés si facilement ; mais cette joie de courte durée fit place presque aussitôt à un vague soupçon de terreur, et ce fut avec un tremblement qu'il ouvrit sa porte à laquelle heurtait le colonel.

Les yeux flamboyants d'Artamof ne disaient que trop quel était le vrai motif de sa visite, et avant que le marchand eut eu le temps d'achever son humble protestation, le colonel le releva violemment en le saisissant par sa longue barbe, et en le frappant au visage à poings fermés.

— Miséricorde ! miséricorde ! criait l'enfant d'Israël, étourdi par cette grêle de coups pleuvant dru sur sa face, sa poitrine et ses côtés, miséricorde ! Excellence !

— Fils de chien, je t'apprendrai à te moquer de la gendarmerie, rugissait l'officier exaspéré et frappant toujours. Qui a vendu ce papier, infâme coquin, et lui frottait la figure avec les placards, si rudement, qu'il déchirait sa peau parcheminée.

— Pardon, votre Excellence, j'en jure par les cornes de Moïse, si j'ai vendu du papier, c'était pour vous donner un moyen de reconnaître...

— Que tu es à la fois un traître et un contrebandier, fils de chienne ; ton papier, montre ton papier.

— Il ne m'en reste plus, votre Excellence, gémit le malheureux, qui, oubliant tout ce qu'il venait d'endurer, ne songeait plus qu'à sauver ses provisions.

— Gendarmes, éventrez moi tous ces sacs ; secouez moi toute cette friperie, nous verrons bien si tu mens toujours.

— Quelques feuilles seulement, mon bon général je vais vous les donner ; ne ruinez pas un pauvre père de famille, soyez miséricordieux et que le dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, vous comble de ses bénédictions.

— Alors obéis, vociféra Artamof, en frappant du pied l'espion qui rampait devant lui, obéis et ne cherche pas à me tromper une seconde fois.

Le brocanteur se releva le visage ensanglanté, et, passant avec désespoir ses mains sèches dans sa barbe ravagée se dirigeait vers le fond de son magasin, lorsqu'un nouveau gendarme arriva porteur d'un pli pour le colonel.

Celui-ci rompit le cachet et pâlit ; c'était un ordre du général Drentheln, lui enjoignant d'avoir à se présenter immédiatement devant lui pour expliquer sa conduite.

Cette explication pouvait bien se terminer par la dégradation avec ordre d'exil en Sibérie ; il était marié, père de famille, le châtiment qui l'attendait entraînait le déshonneur, il comprit qu'il était perdu, et la complicité du juif avec les sectaires n'était pas établie.

— Gardez cet homme à vue, dit-il à deux gendarmes ; si d'ici à une heure vous ne recevez pas de contre-ordre, vous le conduirez en prison.

Puis, sortant de la boutique, il renvoya le reste de son escorte avec son cheval, préférant aller à pied jusque chez son chef pour avoir le temps de recueillir ses idées.

La rue où il se trouvait était déserte, il marchait si préoccupé qu'il ne vit même pas un jeune homme qui venait au-devant de lui, et le heurta si violemment qu'il tomba rudement.

Quand revenu de son étourdissement il regarda autour de lui, le jeune homme avait disparu, mais une large tache de sang colorait, d'un rouge vif, la neige en même temps que sous son uniforme il sentait couler un liquide chaud et épais, un nuage passait devant ses yeux.

Il voulut se relever et n'en eut pas la force, appeler et la voix lui manqua, il regarda sa poitrine où il sentait une douleur sourde, suffocante, et vit planté à travers sa tunique un couteau, au manche duquel était attaché un papier.

Alors seulement il comprit que celui qui l'avait heurté était un assassin, et que lui allait mourir.

Artamof était un brave, ayant la foi, il préférait la mort à la honte ; de sa main presque paralysée il fit un signe de croix, et ses lèvres murmurèrent ce seul mot : Tant mieux.

(A CONTINUER.)

— " LE FEUILLETON ILLUSTRE "

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois.

UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50

Payable dans le cours des trois derniers mois :

UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

A L'ÉTRANGER: STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents, 16 cents la douzaine et 20 par cent d'abonnement, strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE.,

Boite 1986, B. de P. Montréal.

4, Rue St. Jacques.